



In memoriam

Docteur Pierre Bardet

1922-2013

Le docteur Bardet était né à Orléans le jour de Noël 1922. Sa mère, veuve de guerre, avait épousé un parent de son premier mari, mort pour la France, laquelle lui manifesta sa reconnaissance en lui procurant un emploi à la manufacture des tabacs. Son père était officier de police. L'un comme l'autre avaient conservé de leurs origines hautes-auvergnates un vif attachement, qu'ils transmirent à leur fils unique. Un de ses souvenirs les plus criants fut un séjour de longue durée, dans ses quinze ans, dans un buron. Apparemment l'expérience fut si désastreuse qu'il en parlait encore 75 ans après ...

Ses parents avaient décidé de lui donner une bonne instruction, se chargeant comme il était - et serait encore - normal de son éducation. Ils l'inscrivirent au Collège Sainte-Croix, alors situé non loin de leur maison de la rue Charles-Coudière, là où demeure désormais une de mes belles-sœurs. Dire comme il est

convenu qu'il fit de brillantes études semblerait une clause de style. Mais pour une fois elle est juste. Bon latiniste, bon helléniste, cet intérêt pour les langues anciennes qu'il garda toute sa vie et compléta plus tard par l'étude des hiéroglyphes et l'enseignement de l'hébreu aurait pu faire penser qu'il eût choisi la facilité en présentant le concours de la rue d'Ulm, qu'il aurait sans aucun doute réussi. Toutefois, ses bons résultats scientifiques et également son aptitude à vouloir soulager les maux de ses contemporains l'amènèrent tout naturellement à envisager des études de médecine. Et il partit pour Paris apprendre son métier. Las ! La France était occupée et la politique de Vichy était de complaire à l'ennemi. Les professeurs se virent contraints de délivrer – pour ne pas dire autre chose – aux autorités la liste des étudiants à envoyer au STO.

C'est ainsi que mon beau-père, la mort dans l'âme, mais conscient

qu'une dérobade aurait à coup sûr entraîné – comme les « bons » français inféodés au régime n'avaient pas manqué de le lui dire - de graves représailles sur ses parents, préféra assumer ce qu'il considéra toute sa vie comme une oppression son départ pour la Prusse orientale à Kracznicz, actuellement intégrée à la Pologne. Dans son malheur, il eut pourtant l'avantage, sinon de poursuivre ses études médicales, de travailler dans un hôpital « spécialisé » comme on disait pudiquement, dirigé par un psychiatre SS (on ne rit pas !) mais plutôt plus amène que les redoutables infirmières nazies. Toutefois, et malgré l'embargo sur les nouvelles, il eut vent avec un camarade de l'avancée de l'armée rouge. Ils décidèrent donc de faire la belle à la première occasion. Et c'est ainsi que dans les derniers mois de 1944, l'occasion lui fut une nouvelle fois donnée d'apprendre une nouvelle langue : le russe. Mais cette fois-ci, point de *grammatica viva*, comme locutrice, seulement de rudes cosaques qui, après avoir menacé de le fusiller, lui firent une place sous les blindés, dont la chaleur faisait remonter la température à -25°. Il n'eut plus jamais froid de sa vie.

Les armées de Staline allaient dans la bonne direction (au moins pour lui, car elles allaient modeler pour de trop longues décennies le paysage politique de l'Europe), celle

de l'Ouest. Son unité, étant désormais décoré du grade de capitaine de l'armée soviétique, fut de celles qui préparèrent la veille le terrain pour la libération du camp d'Auschwitz par les Américains.

Revenu non sans mal à la vie civile, car la cohérente armée française, voulut l'obliger à faire son service militaire ! (ce fut la seule fois, m'avait-il confié, qu'il avait piqué une colère homérique, que seul un colonel intelligent put apaiser et résoudre cette aberration), il reprit ses études et y rencontra sa future épouse, Jeanne-Françoise Caplan, orléanaise et docteur en médecine comme lui. Ils eurent six enfants.

Son rêve était de pratiquer la chirurgie. Mais la coterie des chirurgiens orléanais, plus que de l'en dissuader, menaça de lui rogner les ailes si d'aventure il s'y tentait de s'y introduire. C'est incontestablement de ce rejet que date sa vocation de médecin légiste, fonction qu'il exerça au niveau régional et jusqu'à un âge avancé comme expert près des tribunaux et qu'il débuta par l'autopsie d'une célébrité locale, Pierre Chevallier, nommé secrétaire d'Etat le 11 août 1951 et assassiné le 12 août par son épouse, venue immédiatement après attendre la police, chez les grands-parents de mon épouse, rue Vieille-Monnaie.

Délaissant le centre-ville pour la presque grande banlieue (aux dires de sa femme) il racheta la clientèle et le cabinet du docteur Testard rue du Colombier. Il y exerça les 40 années suivantes. Ce dur métier, qui l'amena plus d'une fois à se relever la nuit, tant pour élucider des actes criminels y compris jusque dans les quartiers des Américains, qui ne réussirent pas à le convertir aux whiskies, whiskeys et autres bourbons... que pour soigner des patients encore vivants ne l'empêcha pas de participer à des actions humanitaires, en tant que médecin à Lourdes ou à des activités aussi diverses qu'inattendues. Je cite pelemêle la présidence de l'ordre des médecins, l'administration de mutuelles, le conseil de diverses maisons de retraite ou de soins, la présidence du sanctuaire de Notre-Dame-des-Miracles, et bien entendu l'adhésion à des sociétés culturelles. Membre de la SAHO (dont il fut un des secrétaires des séances, il entreprit de nombreuses fouilles et identifications de squelettes, y consacrant avec ses enfants de nombreux dimanches... Elu dans notre compagnie comme membre correspondant en 1997, parrainé par MM. Imberti et Pelletier, un de mes prédécesseurs à la présidence de la SAHO, titularisé en 2000, il y présenta deux communications, l'une, extrêmement fouillée, sur les Sépharades, en 1999 et une autre sur Kafka, tout à fait originale, en 2001.

Membre du Conseil en 2001, il remplit aussi les fonctions de secrétaire administratif jusqu'en 2006. Très attaché à l'Académie, ce ne fut pas sans tristesse qu'il apprit, à vrai dire sans trop de ménagement, qu'on lui proposait de devenir honoraire ...

Les dernières années de sa vie furent néanmoins bien occupées, tant par les mots croisés (il était un redoutable cruciverbiste) que par l'enseignement de l'hébreu biblique, d'abord au CERC et finalement, en compagnie de sa femme, à la maison, qu'il dispensait à un petit groupe d'élèves aussi fidèles que motivés. La mort le prit brusquement en mars dernier, le privant ainsi de mener à son terme son projet de comparaison des langues sémitiques anciennes, de finir sa traduction du livre d'Esther et son étude sur Arsène Lupin !

Portant sur la société et son évolution un regard critique, sans jamais être discourtois, il nous laisse le souvenir d'un homme vraiment de foi chrétienne et de dévouement absolu. Puissent ses enfants et petits-enfants se rappeler le modèle qu'il a voulu, en parfaite discrétion, leur montrer.

Michel MARION

Membre titulaire

30 janvier 2014